

à lui seul, peut déceler la capitale bien vivante d'un pays riche et industriel.

Cette surprenante activité ne s'exerce pas toutefois sur un théâtre bien vaste. La *Kalverstraat* est relativement étroite. C'est à peine si dans ses parties les plus favorisées elle mesure de huit à dix mètres de large; et encore, de loin en loin, quelque maison, protégée, suivant l'usage hollandais, par des bornes de granit et de grosses chaînes de fer, ou précédée par un de ces petits perrons tout gris, qui donnent aux habitations amsterdamoises un cachet particulier, vient-elle, en supprimant le trottoir, diminuer la largeur de la voie.

Elle n'est point non plus très régulière ni parfaitement alignée; elle décrit même des courbes serpentine, et ses maisons, généralement étroites, n'ont rien de majestueux. Il ne manque pas assurément à Amsterdam de rues plus larges, plus droites, mieux bâties; mais c'est à celle-là que le public a voué sa préférence et qu'il la conserve depuis un siècle et demi. Quant à l'étranger, il n'a garde de la dédaigner, car, véritable microcosme, la *Kalverstraat* est un échantillon de tout ce qui fait l'originalité de la grande cité qu'il visite.

Tout d'abord, voici les cercles — les *societeiten*, comme on dit en Hollande, — qui jouent dans l'existence amsterdamoise un rôle prépondérant. Sans cercle, le patricien, le bourgeois, le boutiquier même seraient autant de corps sans âmes. Aussi la *Kalverstraat*, à son point de départ sur le *Dam*, débute-t-elle entre deux cercles, qui en forment en quelque sorte le frontispice et en marquent l'entrée. A la parcourir on en rencontre d'autres encore, notamment celui qui porte le nom de *Doctrina et Amicitia*, et qui depuis 1788 reçoit dans ses salons l'élite du commerce et de la banque.

Après les cercles viennent des magasins sans nombre, des hôtels, des cafés, une église catholique, non pas fière et superbe, dressant sur la rue son portail et ses clochers, mais timide et craintive, comme au temps où la liberté de conscience n'était pas encore ouvertement pratiquée, et se cachant dans une arrière-maison, dissimulée par la façade d'une boutique abritée elle-même sous l'enseigne singulière du Perroquet (*Papegaai*).

Quelques pas plus loin, nous sommes en face de l'Orphelinat bourgeois (*Burgerweeshuis*), dont nous rencontrerons souvent par la ville les jeunes hôtes, vêtus d'un habit mi-parti de rouge et noir, costume à la fois singulier et traditionnel, et qui, pour les filles, semble d'autant plus agréable à contempler que, contraste piquant, ses formes archaïques enveloppent le plus souvent des fillettes fraîches et roses, jolies pour la plupart. Il n'est pas besoin d'avoir longuement étudié l'histoire des Provinces-Unies pour savoir quelle place la bienfaisance éclairée a tenue de tout temps dans l'existence de cet excellent peuple. L'Orphe-